

CE JOURNAL NE PEUT ETRE CRIÉ

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

5 centimes - PARIS ET DÉPARTEMENTS - 5 centimes

Rédaction et Administration: 16, rue du Croissant, PARIS

Téléphone: CENTRAL 89-70

Rédaction et Administration: 16, rue du Croissant, PARIS

Téléphone: CENTRAL 89-70

RÉDACTEUR EN CHEF:

Miguel ALMEREYDA

Les Annonces sont reçues à l'Administration du Journal

Adresse Télégraphique: BONETROUGE-PARIS

ADMINISTRATEUR: Paul RAOULT

POUR NOS CIGALES

DEUX POIDS, DEUX MESURES

Tant qu'on ne m'aura pas expliqué pourquoi autorisant les cinémas, on interdit le concert, je persisterai à mettre tous les soirs M. le Ministre de l'Intérieur et M. le Préfet de Police sur la sellette.

Je n'ai que de la sympathie pour ces deux hommes. Je les sais l'un comme l'autre très préoccupés des intérêts de tous les Français. S'il y avait un passe-temps à faire, je suis sûr qu'ils le feraient plutôt en faveur des malheureux.

Ma considération ne m'empêche pourtant pas de trouver que dans la question qui nous occupe, ils dérogent à la plus élémentaire justice.

Car enfin l'un cinémas, c'est un spectacle, c'est une récréation, c'est de la joie !

Ni plus ni moins que le concert, d'un cinémas, c'est un commerce, un commerce de luxe !

Ni plus ni moins que le concert, un cinémas, c'est la première entorse et je m'en félicite à l'état de siège !

Ni plus ni moins que le concert.

Alors ?

Pourquoi autoriser l'un et interdire l'autre ?

Parce que dans l'un on ne joue que du piano et que dans l'autre le piano s'allie à la voix humaine ?

Non !... Ce n'est pas ça ?

Ah ! oui !... la morale ?

Mais, sacré tonnerre ! puisque rien n'est chanté qui n'ait reçu l'apostrophe de la Censure !

Tenez, voulez-vous ma pensée ? Eh bien ! s'il y avait à prendre parti à l'heure actuelle entre le cinémas et le concert, j'hésiterais pas une seconde : je supprimerai les cinémas en faveur du concert.

Le cinémas, c'est la distraction et la dépense, sans utilité sérieuse.

Le concert, c'est la distraction et la dépense, avec utilité.

Un cinémas fait vivre dix personnes.

Un concert en fait vivre cinquante.

Le cinémas recrée, rien de plus.

Le concert, à des heures comme celles-ci, peut être une école d'encouragement moral, un creuset où se forment les énergies nationales, un foyer où l'enthousiasme puise son feu et l'entretien.

La chanson est pour le soldat qui combat, le vin spirituel qui exalte, et pour le citoyen qui attend, le cordial qui garantit contre l'action meurtrière de l'ennui et de la tristesse.

Que de miracles la chanson française n'a-t-elle pas fait !

Et quels professeurs de vaillance furent, pour les Parisiens de 70, les Thérésas et les Bordas !

En vérité, plus on y réfléchit, et plus l'avantage s'affirme en faveur du spectacle qu'on a précisément condamné.

Mais il ne s'agit pas d'établir des différences et des suprématies. Il ne s'agit pas de fermer le cinémas au bénéfice du concert ou réciproquement. L'un et l'autre sont utiles, parce que l'un et l'autre sont de la joie, et que comme l'a dit Luther — s'il m'est permis de citer un tel nom en ce moment — la joie est la plus belle et la plus grande des qualités humaines.

Et quand la joie pétrit le pain de milliers de braves gens, je dis qu'elle est doublement sacrée.

Allons, un bon mouvement, Monsieur le Ministre !... Un bon mouvement, Monsieur le Préfet !...

MIGUEL ALMEREYDA.

Du Tabac pour nos Soldats

J'ai obtenu du ministre de l'Intérieur et du préfet de police l'autorisation pour le Bonnet Rouge de faire la cueillette des cigares dans les bureaux de tabac et les grands cafés de Paris.

Cette même — plus que divine pour un trouper privé d'en « griller une » — sera distribuée par nos soins, sur la ligne de feu, à nos vaillants et glorieux combattants.

Nous expliquerons demain de quelle manière.

M. A.

Les Sports et la Guerre

FABER, COMES, BROCHET et POULAIN MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Il nous faut, aujourd'hui encore, apprendre la mort de quelques-uns de nos amis bien connus du monde sportif et du public parisien.

C'est celle de François Faber, le « Géant de la route », l'enfant gâté de Levallois ; de Comes, le triomphateur du dernier « Six Jours » de Paris ; et de notre ex-champion Poulain, qui, après s'être adonné passagèrement à l'aviation, était revenu ces deux dernières années au cyclisme.

Enfin, au dernier moment, l'on nous confirme la mort de l'ami Edouard Brochet, l'ex-champion de boxe, qui était adjudant aux chasseurs à pied.

Inutile d'ajouter que nos malheureux amis sont morts bravement, face aux barbares.

A. Bontemps.

Voir en deuxième page :

LES GRANDES MISÈRES

Nouvelles de la Guerre

En France

LA BATAILLE DU NORD

« Une grande bataille est en cours sur un front s'étendant d'Ostende à Lille. Dans les milieux compétents la position des alliés est considérée comme éminemment satisfaisante. »

ANEANTISSEMENT DE BATAILLONS ALLEMANDS

La dernière liste de pertes publiée par les journaux allemands montre que les nouvelles françaises annonçant l'aneantissement de bataillons allemands étaient absolument exactes.

Le régiment d'infanterie de réserve n° 17 perdit dans un seul bataillon 80 hommes blessés et dans un autre bataillon de la même unité 740 furent tués. A la bataille de la Marne, le régiment d'infanterie de réserve n° 69 subit des pertes formidables et les mots « pertes énormes » et « nombre de morts et de blessés effrayant » suivent les numéros de plusieurs régiments. — (Daily Telegraph.)

LES TARTINES SANS BEURRE

Copenhague, 20 octobre. — Un officier allemand écrit à ses amis ici qu'une grande partie de l'armée allemande opérant en France n'a eu à manger que du pain sec pendant douze jours.

En Angleterre

LA PRESSE BELGE A LONDRES

Londres, 21 octobre. — L'Indépendance Belge paraîtra pour la première fois à Londres cet après-midi.

En Belgique

DES VIVRES

L'Allemagne, dit un télégramme de New-York au Daily Mail, a enfin autorisé les ambassadeurs américains à approvisionner la population civile de Bruxelles.

LEUR DEFAITE

Le Havre, lundi. — Le ministre de la Guerre belge a reçu ce matin une information confirmant que dimanche les Allemands ont fait une attaque contre Neuport mais furent repoussés par l'armée belge.

En Russie

LE KAISER EN RUSSIE

Londres, 21 octobre. — On télégraphie de Petrograd au Daily News :

« Guillaume II est arrivé à Czenstochew (Pologne russe), où des précautions extraordinaires ont été prises pour assurer sa sécurité. »

En Autriche-Hongrie

LE SIEGE DE PRZEMYSL

Les Allemands conduisent la défense avec une extrême énergie et il semble bien que la forteresse soit abondamment pourvue de munitions. Les Russes ne relâchent pas leur étreinte, qu'ils ponctuent soudain d'attaques nocturnes au cours desquelles des forts ont pu être déjà enlevés.

PREPARATIFS DE RETRAITE

Le correspondant du Daily Mail à Rotterdam télégraphie :

« On m'apprend que les Allemands déploient une très grande activité sur la Meuse et dans le voisinage de Kempen. Ils ont brûlé vingt villages près de Mestricht, six mille kilos de froment, 400 de riz, 5,000 de foin, 300 couvertures et d'autres articles. »

En Autriche-Hongrie

LE SIEGE DE PRZEMYSL

Les Allemands conduisent la défense avec une extrême énergie et il semble bien que la forteresse soit abondamment pourvue de munitions. Les Russes ne relâchent pas leur étreinte, qu'ils ponctuent soudain d'attaques nocturnes au cours desquelles des forts ont pu être déjà enlevés.

PREPARATIFS DE RETRAITE

Le correspondant du Daily Mail à Rotterdam télégraphie :

« On m'apprend que les Allemands déploient une très grande activité sur la Meuse et dans le voisinage de Kempen. Ils ont brûlé vingt villages près de Mestricht, six mille kilos de froment, 400 de riz, 5,000 de foin, 300 couvertures et d'autres articles. »

En Autriche-Hongrie

LE SIEGE DE PRZEMYSL

Les Allemands conduisent la défense avec une extrême énergie et il semble bien que la forteresse soit abondamment pourvue de munitions. Les Russes ne relâchent pas leur étreinte, qu'ils ponctuent soudain d'attaques nocturnes au cours desquelles des forts ont pu être déjà enlevés.

PREPARATIFS DE RETRAITE

Le correspondant du Daily Mail à Rotterdam télégraphie :

« On m'apprend que les Allemands déploient une très grande activité sur la Meuse et dans le voisinage de Kempen. Ils ont brûlé vingt villages près de Mestricht, six mille kilos de froment, 400 de riz, 5,000 de foin, 300 couvertures et d'autres articles. »

Ce qu'ils pensent

L'opinion de deux officiers supérieurs allemands

C'EST BIEN LA GUERRE DES OFFICIERS ET NON CELLE DU PEUPLE

NOUS ENVISAGEONS LE RÉSULTAT AVEC LA PLUS GRANDE ANXIÉTÉ

Un journal roumain Actuina (l'Action) publie le récit d'un entretien qu'un de ses rédacteurs a eu récemment avec deux officiers supérieurs de l'armée allemande. Voici la traduction exacte de cet entretien dont tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir la portée :

« Est-il vrai que l'Allemagne se soit trompée sur l'évaluation et la valeur de l'armée française et qu'après avoir cru être à Paris en 15 jours, vos troupes soient obligées de reculer ?

« Nous avions, en effet, la conviction de ne subir aucun mécompte dans la réalisation de notre plan. Nous nous sommes lourdement trompés sur quatre points :

1) Nous étions sûrs que l'Italie serait à nos côtés. Ce n'était point le traité d'alliance qui formait la base de notre confiance. C'étaient les entretiens entre les divers hommes d'Etat de chez nous et de l'Italie et les assurances verbales que nos diplomates avaient recueillies de la part des représentants de notre alliée. Voilà notre première erreur.

2) Nous nourrissions l'espoir que l'Angleterre ne bougerait pas. Nous avions fait de grands efforts pour cela. N'oubliez pas que le jour où le roi George toastait à Paris en l'honneur de Poincaré, le ministre de la guerre anglais toastait en l'honneur de notre ministre de la guerre, à Berlin !... Nous pensions que notre diplomatie avait mieux travaillé. Seconde erreur.

3) Il ne faisait pas l'ombre d'un doute pour nous que la Belgique ne s'opposerait au passage de nos troupes ni à celui des Français, de sorte que dans notre esprit l'avantage devait rester au premier envahisseur. C'est pourquoi nous n'avons pas hésité à violer la neutralité de la Belgique. Nous l'avons fait en prenant la précaution de faire venir à Bruxelles que nous ne touchions pas un territoire belge à la signature de la paix et que nous payerions les dégâts matériels. Contrairement à notre attente, la Belgique s'est tournée contre nous. Troisième erreur.

Nous avions escompté l'appui de la Roumanie. Là encore nous nous sommes trompés.

Voilà, à notre avis, les divers éléments qui expliquent l'insuccès de notre attaque contre la France. Ajoutez-y la menace du Japon qui, sur certains points, est passé aux actes et aussi la crainte de difficultés de la part de l'Amérique, de l'Italie et de la Roumanie, ce qui nous oblige à avoir l'œil sur tout le monde.

Comment jugez-vous les armées en présence ?

« Nous sommes obligés de reconnaître que les Français se battent mieux que nous ne l'avions cru. Ils ont un commandement qui s'est montré supérieur et une armée pleine d'enthousiasme. Leur artillerie excelle de la façon de pointer ses pièces sur les positions les plus sûres, à preuve, les ravages faits parmi nos princes qui se croyaient à l'abri. »

Par contre, l'armée autrichienne, notre alliée, est inférieure à cause de l'amalgame des différentes nationalités qui s'oppose à la formation d'une seule âme. Son commandement est tout aussi inférieur, ce qui s'explique par cette vieille habitude autrichienne que ce sont toujours les archiducs — quelque soit leur médiocrité — qui dirigent l'état-major. De là la tradition... des insuccès autrichiens !

D'ailleurs, les hommes d'Etat autrichiens sont généralement responsables des incidents qui mettent l'Europe en danger. Berchtold est un âne (ist ein Esel). Notre empereur le leur a dit une fois : Vous menacez trop avec mon épée... »

« La guerre est-elle populaire ?

« Non. On peut dire que la guerre n'est pas faite par les 60 millions d'Allemands, mais par quelques milliers. C'est bien connu, on l'a dit, la guerre des officiers et non pas du peuple. »

« Avez-vous de grandes pertes ?

« Plus de 250.000 morts. Les hommes mis hors de combat à cause des blessures, sont évalués, jusqu'à présent, à 800.000. Jugez ce que ce doit être chez les Autrichiens. Celui qui verrait Vienne, transformée en un immense hôpital et tiendrait compte de tout point aussi éloigné du champ de bataille qu'on envoie que les hommes peu grièvement blessés, comprendrait combien est grand le nombre des Autrichiens tombés. »

« Que pensez-vous du développement de la guerre ?

« De la même façon que les Français ont compris qu'une offensive prolongée contre nous ne leur réussirait pas, de même nous nous sommes rendus compte que nous devions renoncer à une offensive contre la France, jusqu'à ce que (et qui pourrait en être sûr ?) que la Russie vaincue nous laisse la possibilité de lutter avec des troupes plus nombreuses que les Français. Nous nous retirons s'il le faut au delà du Rhin, où nous pourrions, même avec des troupes inférieures, arrêter les Français. D'ailleurs, ceux-ci ne reprendront plus l'offensive. Nous sommes sûrs. »

Nous avons la conviction de vaincre les Russes parce qu'ils n'ont pas de plan arrêté. Ils ont avancé là où ils étaient sûrs de rencontrer la faiblesse autrichienne ; par contre, en Prusse Orientale ils ont été vaincus par notre armée. Un renforcement des

troupes allemandes sur ce front serait la défaite des Russes.

« Par conséquent le résultat ?

« Le résultat ? Nous l'envisageons avec inquiétude. Nous avons la prétention de posséder la meilleure armée du monde, mais tous les Allemands ne partagent pas cette erreur que nous pouvons résister à toutes les armées. »

L'entretien, dit le journal roumain, s'est terminé sur les paroles suivantes que les deux officiers ont exprimées avec désespoir :

« Pour ce qui concerne la guerre ne dure pas longtemps !... Nous avons des ressources financières plus grandes qu'on ne le pense. Mais l'Angleterre — même seule — nous écrasera si nous ne réussissons pas à abrégier la durée de la guerre. C'est là le grand problème... »

Remerciements à M. Malvy

Mon appel n'a pas été vain.

Mlle Labouret, dont j'ai conté hier l'effroyable odyssee, me fait savoir que ce matin même, c'est-à-dire moins de vingt-quatre heures après mon article, M. le Ministre de l'Intérieur a fait déposer à son domicile une somme qui la met, elle et ses neveu et nièces, momentanément à l'abri de la faim.

J'apprends, d'autre part, que le ministre a prié M. le Maire du 13^e de veiller personnellement à ce que la malheureuse famille soit normalement secourue.

Tous mes lectures sont avec moi pour adresser à M. Malvy un témoignage de sympathie et de gratitude.

M. A.

LE THEATRE DE LA GUERRE

Nos positions du Soissonnais

De Compiègne à Ville-aux-Bois, la vallée de l'Aisne, sur un parcours de 70 kilomètres, isole entièrement du plateau de l'Île-de-France un massif très mamelonné, dont on peut jalonner la périphérie de la façon suivante :

Au midi, et sur le cours de l'Aisne, Compiègne, Attichy, Vicq-sur-Aisne, Soissons, Vailly et Ville-aux-Bois au sud-ouest de Craonne.

Au couchant et sur les rives de l'Oise, la bordure du plateau soissonnais peut être repérée par Compiègne, Noyon, Chauny, La Fère.

Crépy, Laon, Coucy-les-Eppes marquent la limite septentrionale du massif.

Enfin au levant, Corbéry, Craonne et Ville-aux-Bois ferment le périmètre du plateau.

Nous avons parlé hier des ressources qu'offrait ce plateau à la défensive allemande et les raisons qui motivent la lenteur des opérations sur cette partie du front.

Nos armées ont déjà conquis les premières hauteurs de la partie méridionale du plateau et les Allemands ont à maintes reprises poussé de vigoureuses contre-attaques sur ces points ; toutes ont échoué et de leur échec, nous pouvons conclure à la solidité de nos positions sur la rive droite de l'Aisne.

En fait, nous assiégeons l'ennemi dans ses tranchées et l'en délogeons progressivement par une offensive prudente et réfléchie, lorsque les circonstances semblent favorables. Il ne faut donc pas perdre patience et se désespérer de la lenteur des opérations sur cette partie du centre, l'ennemi qui s'explique parfaitement lorsqu'on examine par le détail la situation topographique de la contrée.

Nous ne reviendrons plus sur ces réflexions d'ordre général tant que les communiqués ne permettent pas — par un peu plus de précision — de définir notre ligne de combat dans ce massif. Nous examinerons par l'instant les localités situées sur la bordure méridionale, en insistant sur la valeur stratégique de leurs voies d'intercommunication.

Entre Compiègne et Craonne

La vallée de l'Aisne est parcourue par la grande route de Compiègne à Reims et à Reims ; partant du même point, la voie ferrée suit le cours de la rivière jusqu'à Soissons, pour remonter à 10 kilomètres en aval de cette ville la vallée de la Vesle jusqu'à Reims. Or, la malheureuse cité champenoise qui vient de concentrer la fureur démoniaque des hordes venues d'outre-

Rhin, constitue un nœud d'une grande importance pour la région nord-est.

Entre Compiègne et Soissons, la route et le chemin de fer desservent plus particulièrement Attichy, chef-lieu de canton du département de l'Oise situé à 17 kilomètres sur l'est de Compiègne et fort de 900 habitants et Vicq-sur-Aisne, Guère plus considérable que le précédent, ce village s'étend à 51 mètres d'altitude au confluent d'un ruisseau qui descend des plateaux de la rive gauche pour rejoindre ses eaux à celles de l'Aisne. Vicq-sur-Aisne est le terminus de la petite ligne de chemin de fer départemental aboutissant à Montécourt.

Soissons est une ville de 14.500 habitants située par 45 mètres d'altitude à 105 kilomètres de Paris et 32 kilomètres au sud de Laon. L'ancienne capitale des Francs forme avec Compiègne et Reims trois nœuds de routes et de voies ferrées par lesquelles sont desservies nos positions de la rive droite de l'Aisne. Par le réseau intérieur, Soissons est reliée à tous les centres de dépôt et de ravitaillement.

Actuellement, la ligne Compiègne-Soissons-Reims est en notre pouvoir et il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour s'assurer que sa direction est sensiblement parallèle à notre ligne de combat.

Laissons de côté les lignes de chemin de fer qui constituent la partie du réseau située en deça de la base de l'Aisne pour examiner celles qui s'en détachent vers le nord et recourent perpendiculairement notre front.

Sur la gauche, c'est d'abord la grande ligne de Paris à Saint-Quentin par Compiègne et La Fère ; à l'est se détache de Vicq-sur-Aisne la petite voie qui rejoint Coucy-le-Château et se prolonge sur Saint-Gobain.

De Soissons, part la ligne de Laon passant à Anizy-le-Château ; de ce point se sépare la voie qui raccorde Chauny sur l'Oise par Coucy-le-Château. Deux autres embranchements relient Soissons, l'un avec Chauny par Juvigny et Blérancourt, l'autre avec Guignicourt par Vailly et Berry-aux-Bac.

Enfin, cette dernière localité, est le point de départ de la voie qui rejoint Corbéry en passant près de Craonne.

L'examen de la carte montre tout l'avantage de la disposition que nous venons d'exposer et qui nous vaut la possession de Soissons.

En ce qui concerne le réseau des routes carrossables, notre maîtrise sur cette partie de la vallée de l'Aisne nous assure de semblables avantages et l'on peut affirmer — sans faire profession de stratégie — que notre situation générale paraît très favorable dans cette région.

La multiplicité des voies de communication y favorise singulièrement le renforcement du front et le ravitaillement des troupes dans des conditions de célérité particulièrement satisfaisantes.

Vailly est un port établi sur l'Aisne et le canal latéral à cette rivière et distant de 17 kilomètres à l'est de Soissons.

Craonne, dont il a été maintes fois question dans les communiqués, est un modeste village de 600 habitants, situé à 25 kilomètres au sud-est de Laon, en bordure du plateau parisien.

Ainsi, se résume, notre situation dans le Soissonnais : il est, d'ailleurs, possible que notre avance sur l'aile gauche sur la nature des opérations au nord de l'Île de France et nous oblige à revenir bientôt sur cette région.

Sur l'Aile gauche

Le communiqué d'avant-hier onze heures mentionne une légère progression entre Arras et Roye, sans donner d'indications permettant d'évaluer sur la carte l'importance de notre avance et de définir nos nouvelles positions.

Celui d'hier trois heures donne Fournes-en-Weppes comme l'une des localités occupées par les Allemands. C'est un petit village de 1.929 habitants situé à 14 kilomètres au sud-ouest de Lille, sur la route de Lille à la Bassée et desservi par la ligne de Don-Sainghin à Fournes. Il constitue pour l'ennemi une position importante par laquelle il défend, non seulement les abords de la ville mais encore une de ses principales voies d'accès.

R. Lecointre-Patin.

POUR MONSIEUR QUI-DE-DROIT!

LE PUBLIC RECLAME...

Contre la Compagnie des Eaux qui menace de couper les conduites aux propriétaires qui ne paieront pas à présentation de la quittance.

Les propriétaires ne recevant pas leur terme, il est bien difficile d'exiger d'eux le paiement de la fourniture d'eau.

D'autre part, il est inacceptable que les immeubles restent sans eau. Tant pour l'alimentation, pour l'hygiène que pour la sécurité générale, un commencement d'incendie pouvant se changer en terrible catastrophe si l'eau fait défaut ; l'eau est un élément de première nécessité.

Il y a là une question que M. le Préfet de la Seine fera bien d'examiner avant que des mesures regrettables n'aient été prises.

Un nouveau Journal Allemand

LA MAISON KRUPP ACHÈTE UN JOURNAL ITALIEN

Rome, 20 octobre. — Il est confirmé que la maison Krupp a acheté pour 300.000 fr. le journal La Vita qui était depuis sept ans le porte-voix du parti radical (francophile) qui fait tête à M. Ettore Sacchi, ministre des Travaux Publics, avec Luzzati et Giolitti (les deux derniers ministres).

Inutile de vous dire qu'après la chute des radicaux du gouvernement, La Vita avait été abandonnée parce que le parti radical (qui n'est d'abord pas riche) s'était subdivisé en deux fractions.

M. Lodi, qui était l'intelligence du journal, en était sorti, et les rédacteurs s'ingénierent à continuer comme ils le pouvaient la publication ; mais les jours du journal étaient comptés lorsque Krupp a fait le coup.

M. Molli, le nouveau directeur, est un vieux journaliste, ancien collaborateur du Secolo XIX de Gênes ; il a une certaine compétence en matière maritime en sa qualité d'ancien officier de marine.

Déjà, en Allemagne, la maison Krupp avait la Gazette du Rhin et de Westphalie, les Nouvelles de Hambourg et un des principaux journaux de Berlin. La fabrique allemande d'armes et de munitions et la compagnie des Chantiers Vulkan paient de gros subsides à des écrivains de la Deutsche Tages Zeitung et de la Tagliche Rundschau.

Nouvelles diverses

CUNBOAT SMITH KNOCK-OUT

Boston, 21 octobre. — Au cours d'un match de boxe, Sam Langford a mis Gumboat Smith knock-out en trois rounds.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES QUINZE

Dans la journée d'hier, les attaques de l'ennemi ont été particulièrement violentes sur Neuport, Dixmude et La Bassée.

Toutes ont été repoussées avec une extrême énergie par les armées alliées. Partout ailleurs la situation est sans changement notable.

Les Chansons de la Guerre

LE CHIEN DU CHOMEUR

Air : Le Pendu.

Humble victime du chômage,
Dans ma cuisine, récemment,
Je mangeais du pain, du fromage
Quand l'entendis un aboiement.
Je vis, assis sur son derrière,
Mon roquet caniche, un chien très doux,
Qui me parlait à sa manière
Le nez posé sur mes genoux.

« Chut ! lui dis-je, veux-tu te taire !
Il me fit alors de bons yeux
Et me montra le plat de terre
Où, chaque jour, le pauvre vieux
Trotait, jadis, à la portée
De sa queue de bon cabot,
Une succulente pâtée
Et, parfois, un os de gigot. »

« Je comprends ce que signifia
Ta pantomime, bon Mémor,
Tu patée c'est déjà finie
Et tu mangerais bien encore ;
Mais je ne peux, pour ta pitance,
Jeter au vent des argents fous
Car, hélas ! pour ma subsistance,
Je ne touche que vingt-cinq sous. »

Vingt-cinq sous pour ma boulimie !
Tu me diras, mon pauvre chien,
Qu'avec beaucoup d'économie,
Vingt-cinq sous valent mieux que rien.

J'en conviens, comme toi je pense,
Mais quand, pour ton repas pitieux,
De trois sous j'ai fait la dépense,
Il ne m'en reste que vingt-deux.</

AUX ÉCOUTES

Les autorités militaires font raser en ce moment-ci de nombreux jardins — d'agrément et de rapport — qui entouraient le fort de Nogent.

Et comme nous demandions pourquoi ce massacre maintenant, alors qu'au moment où l'ennemi était aux portes de Paris ces jardins étaient restés intacts, Ton nous répondit :

— Fallait bien laisser à leurs propriétaires le temps d'en fouter un peu durant la belle saison.

— Allons donc dire maintenant que notre Gouvernement militaire manque de prévoyance !

Saisi à vol... Deux messieurs bien causés sur le bord du trottoir mouillé d'une pluie fine et tenace.

— Un gravement prononcé : — Moi, mon cher, j'ai été 16 ans au Crédit Lyonnais, donc je connais la vie !

— Ça, comme disais l'autre, c'est une opinion !

Le dîner annuel de l'Institut aura lieu le lundi 26 octobre, à sept heures et demie précises, à l'hôtel du Palais d'Orsay.

Nous espérons que vous voudrez bien être des nôtres.

Un bristol portant ces mots est parvenu à tous nos immortels brevetés. Ce sera le premier dîner de la saison.

Cette vieille dame de l'Institut, même en temps de guerre, n'oublie pas les convenances. Félicitations. Peut-être d'ailleurs elle l'exemple à quelques dames du monde chez lesquelles, Thibaut dernier, si on y entendait de mauvais vers, on mangeait, en tout cas, très bien.

Les Pacifistes et la Guerre

Paris, ce 20 octobre 1914. Mon cher confrère,

Je ne voudrais pas que l'article que vous avez publié dans le Bonnet Rouge pût permettre certaines confusions. Il s'agit de l'article « Autre genre de folie », dans lequel vous protestez contre les lettres anonymes en faveur du rétablissement de la paix, dont sont « inondés » les Parisiens.

Je crois pouvoir vous affirmer que ces lettres n'émanent pas des Pacifistes. En tout cas, je vous jure que ni la « Société pour l'Arbitrage entre Nations », ni l'« Association de la Paix par le Droit », (qui sont les plus importantes des sociétés françaises de la Paix) n'ont à se reprocher cette manœuvre. — Lisez notre revue ci-incluse, vous pourrez voir que nous avons fait ce que nous avons pu pour la Paix quand il en était temps encore, mais que, depuis le début de la guerre, nous parlons le même langage que vous ; et nous croyons, en agissant ainsi, être logiques avec nous-mêmes et continuer à soutenir notre cause ; notre formule était « la Paix par le Droit », elle devient « la guerre pour la Paix par le Droit ». Et cette guerre, beaucoup d'entre nous la veulent générale et à outrance ; personnellement, je suis de ceux qui considèrent comme un devoir pour tous les peuples de collaborer à l'annihilation du militarisme prussien et j'ai protesté contre une erreur

de l'Union démocratique, principal bateau de la flottille qui coula récemment quatre contre-torpilleurs allemands, est commandé par le capitaine Fox. Voici le texte de la première dépêche qu'il envoya à l'Amirauté anglaise :

Poursuivons quatre destroyers allemands. Et le texte de la seconde : « Avez-vous le tout. C'est simple, et cela suffit. »

Les Grandes Misères. Nous avons remis divers vêtements à Mbe B. et à M. P.

Reçu de Mme et M. Coudray un lot de vêtements.

SOMMES REÇUES. M. Lucien Netter 5 frs. Une vendeuse du Bonnet Rouge 5 frs

L'Entraide

Toutes les demandes et offres d'emplois, tous les avis pour se retrouver, en un mot, tout ce qui sert les gens atteints par la guerre, est inséré GRATUITEMENT par « LE BONNET ROUGE ». Nous rougirions de prendre un centime à ceux de nos concitoyens que la guerre a plongés dans la misère ou dans la gêne.

OFFRES D'EMPLOIS. On demande dame caissière au « Comptoir Populaire », 29, rue Cavé (19^e).

DEMANDES D'EMPLOIS. Dame brésilienne, dont le mari est engagé volontaire au service de la France, sollicite emploi quelconque ; garde-malade, soins aux enfants, etc. Situation des plus intéressantes, recommandée par le Bonnet Rouge. Ecrire à M. Aimeroy.

Je fille 17 ans dem. place dans un bureau. Ecr. à Mlle Lavigne, chez ses parents, 17, rue Crussol, Paris.

Je femme 25 ans, dont le mari est mobilisé, dem. place vendeuse. Bonnes références. Mme Mau, Bonnet Rouge.

On désire trouver, pour jeune homme ayant reçu bonne instruction, un emploi quelconque. Bourgeois, 3, rue Plied.

Fils de mobilisé, 16 ans, employé courtier, dem. emploi. G. Lachab, 16, rue du Bourg-Tibourg, Paris (4^e).

Travailleur, hommes et dames, réparations, travail à moitié prix pendant la durée de la guerre, pour occuper ses ouvriers. D. Ambrosio, 4, rue Turénone.

Jeune femme couturière ferait jours-nuits bourgeoises ou à façon, réparations, n'importe quel travail. Ecrire : Mme Talbot, 19, rue de la Harpe.

Infirmière diplômée donnerait soins à domicile. Messager, ventouses, piqûres, etc. Ecrire : M^o Roulier, 13, rue Ravignan, 13^e.

DIVERS. Je donne leçons de conduite d'auto et notions mécaniques. Pr. modérées. Auto 5161. 32, Fg Montmartre, de midi et demi à 2 heures, ou écrire avec timbre pour réponse.

Homme ayant pris adresse L. 20, Bonnet Rouge, est prié de passer aux bureaux du journal, 16, rue du Croissant, pour retirer une lettre.

Carte cycliste désirée acheter vélo bon état. Faire offres : M. L. C., 24, rue Jean-Nicois, Paris (7^e).

LES BLESSÉS. Les camarades ayant des parents atteints à l'hôpital temporaire n° 39, à Orléans, peuvent obtenir des renseignements en s'adressant à la Bourse du Travail d'Orléans.

La Guerre et l'Amérique latine

Le dernier courrier arrivé de l'Amérique du Sud nous apporte quelques nouvelles réconfortantes.

Nous extrayons les suivantes des derniers numéros de la Noite, important quotidien de Rio de Janeiro (Brésil), possédant un service d'informations tout à fait remarquable, service dont le représentant parisien est notre confrère M. Demetrio de Toledo :

Au Brésil, l'immense majorité de la population est si ardemment francophile, qu'un des rares hommes politiques brésiliens nourrissant des sympathies allemandes, le député Dunshue de Abranches, rapporteur de la Commission parlementaire des affaires étrangères, ayant voulu faire l'apologie de l'Allemagne, au Congrès brésilien, dans la séance du 25 septembre, fut, par l'attitude hostile de tous ses collègues, forcé d'interrompre sa malencontreuse manifestation antifranaçaise et dut donner sa démission de rapporteur qui fut acceptée sur le champ.

Parmi les informations de la grande presse brésilienne, nous relevons les suivantes :

Des passagers de l'Itaquera rapportent qu'un destroyer brésilien a coulé un croiseur allemand qui poursuivait un navire charbonnier anglais dans les eaux territoriales du Brésil.

D'après une autre version du Noite, le destroyer brésilien aurait intimé au croiseur allemand de quitter les eaux du Brésil ou d'abandonner sa poursuite. Le croiseur aurait répondu à cette juste sommation par des coups de canons, comme il convient à tout bon teuton. D'où combat.

L'Amirauté brésilienne n'a toutefois pas — ajoute la Noite — confirmation que le navire de guerre allemand ait été coulé.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

A COTE

Un journal allemand publiait ces jours-ci, soi-disant rencontré à Gènes où il aurait déclaré :

Je souhaite de tout mon cœur la victoire de l'Allemagne sur la France et sur l'Angleterre.

De retour à New-York, M. C. Vanderbilt fit publier dans le World la rectification suivante :

1^o Je n'ai pas mis les pieds cette année en Italie ; 2^o J'entretiens une opinion diamétralement opposée à celle qui m'est prêtée par le journaliste allemand.

Elles n'ont pas de chance, les histoires allemandes !

LA GUERRE ET LE SYSTEME METRIQUE. Une information déçue dans une feuille anglaise nous apprend qu'il a été décidé que, dorénavant, tous les records pédestres de vitesse en Angleterre, pour avoir la qualification de mondiaux, devront être indiqués en mètres et non en yards.

Ces quelques lignes, qui n'ont l'air de rien, cachent cependant un mouvement très significatif qui ne serait que le rétablissement définitif du système métrique en Angleterre.

Il est, très probable, en effet, qu'à la fin de la guerre, les adversaires du système actuellement en cours en Angleterre, profiteront de l'occasion pour tenter un suprême effort et installer, enfin, le mètre, — comme maître souverain en matière de calcul. Il est, d'ailleurs, des plus probables qu'ils réussissent.

LA CONSCIENCE ANGLAISE. L'Undaunted, principal bateau de la flottille qui coula récemment quatre contre-torpilleurs allemands, est commandé par le capitaine Fox. Voici le texte de la première dépêche qu'il envoya à l'Amirauté anglaise :

Poursuivons quatre destroyers allemands. Et le texte de la seconde : « Avez-vous le tout. C'est simple, et cela suffit. »

Les Grandes Misères. Nous avons remis divers vêtements à Mbe B. et à M. P.

Reçu de Mme et M. Coudray un lot de vêtements.

SOMMES REÇUES. M. Lucien Netter 5 frs. Une vendeuse du Bonnet Rouge 5 frs

La Guerre et l'Amérique latine

Le dernier courrier arrivé de l'Amérique du Sud nous apporte quelques nouvelles réconfortantes.

Nous extrayons les suivantes des derniers numéros de la Noite, important quotidien de Rio de Janeiro (Brésil), possédant un service d'informations tout à fait remarquable, service dont le représentant parisien est notre confrère M. Demetrio de Toledo :

Au Brésil, l'immense majorité de la population est si ardemment francophile, qu'un des rares hommes politiques brésiliens nourrissant des sympathies allemandes, le député Dunshue de Abranches, rapporteur de la Commission parlementaire des affaires étrangères, ayant voulu faire l'apologie de l'Allemagne, au Congrès brésilien, dans la séance du 25 septembre, fut, par l'attitude hostile de tous ses collègues, forcé d'interrompre sa malencontreuse manifestation antifranaçaise et dut donner sa démission de rapporteur qui fut acceptée sur le champ.

Parmi les informations de la grande presse brésilienne, nous relevons les suivantes :

Des passagers de l'Itaquera rapportent qu'un destroyer brésilien a coulé un croiseur allemand qui poursuivait un navire charbonnier anglais dans les eaux territoriales du Brésil.

D'après une autre version du Noite, le destroyer brésilien aurait intimé au croiseur allemand de quitter les eaux du Brésil ou d'abandonner sa poursuite. Le croiseur aurait répondu à cette juste sommation par des coups de canons, comme il convient à tout bon teuton. D'où combat.

L'Amirauté brésilienne n'a toutefois pas — ajoute la Noite — confirmation que le navire de guerre allemand ait été coulé.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

LA GUERRE ET L'AMÉRIQUE LATINE

Le dernier courrier arrivé de l'Amérique du Sud nous apporte quelques nouvelles réconfortantes.

Nous extrayons les suivantes des derniers numéros de la Noite, important quotidien de Rio de Janeiro (Brésil), possédant un service d'informations tout à fait remarquable, service dont le représentant parisien est notre confrère M. Demetrio de Toledo :

Au Brésil, l'immense majorité de la population est si ardemment francophile, qu'un des rares hommes politiques brésiliens nourrissant des sympathies allemandes, le député Dunshue de Abranches, rapporteur de la Commission parlementaire des affaires étrangères, ayant voulu faire l'apologie de l'Allemagne, au Congrès brésilien, dans la séance du 25 septembre, fut, par l'attitude hostile de tous ses collègues, forcé d'interrompre sa malencontreuse manifestation antifranaçaise et dut donner sa démission de rapporteur qui fut acceptée sur le champ.

Parmi les informations de la grande presse brésilienne, nous relevons les suivantes :

Des passagers de l'Itaquera rapportent qu'un destroyer brésilien a coulé un croiseur allemand qui poursuivait un navire charbonnier anglais dans les eaux territoriales du Brésil.

D'après une autre version du Noite, le destroyer brésilien aurait intimé au croiseur allemand de quitter les eaux du Brésil ou d'abandonner sa poursuite. Le croiseur aurait répondu à cette juste sommation par des coups de canons, comme il convient à tout bon teuton. D'où combat.

L'Amirauté brésilienne n'a toutefois pas — ajoute la Noite — confirmation que le navire de guerre allemand ait été coulé.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

On a vraiment tort, dans la presse française, de négliger l'amitié de nos frères latins d'outre-mer. Voilà comme ils se conduisent à notre égard et de quelles ardeutes sympathies pour la « Grande France » — comme on dit là-bas — ils font preuve en ces moments difficiles.

Si les Français y avaient songé quelquefois en temps de paix, les Allemands n'auraient pas pris économiquement au Brésil et ailleurs, toute la place qu'ils ont pris dans l'Amérique du Sud.

CEUX QUI REGARDENT EN ITALIE

Rome, 21 octobre. — Le Messagero ayant annoncé que Valona avait été occupée par les troupes italiennes, on oppose, dans les milieux officiels, un démenti absolu à cette nouvelle.

Rome, 21 octobre. — La police a interdit un meeting irédentiste à Brescia.

Rome, 20 octobre. — Les journaux commentent la déclaration faite par M. Salandra en prenant possession du ministère des affaires étrangères : « Les principes directeurs de la politique extérieure de l'Italie seront demain ce qu'ils étaient hier. »

« Jusqu'à quand ? » demande le Messagero, et le journal ajoute : « L'heure n'est pas aux demi-mesures. »

La plupart des autres journaux approuvent la continuité de la politique internationale de l'Italie.

Londres, 21 octobre. — L'Angleterre a célébré aujourd'hui l'anniversaire de la mort de l'amiral Nelson. A cette occasion, les drapeaux alliés flottent sur tous les édifices publics de 261 villes et villages.

LES ANTERNES

Acétylènes pour Cycles 3fr.75, 5 fr., 7 fr., et 9 francs L'AUTOMOTION 29, rue Salneuve PARIS

Réponses au lecteur. L. Cautel. — Pour être légalement valable, le congé devait être donné un mois avant le terme. C'est du moins ce que dit le décret sur la question, mais étant donné les circonstances, nous pensons que le juge de paix vous accorderait un arrangement. Voyez-le.

P. B. — Ce serait réclamer en pure perte. Le gouvernement ne consentira jamais à cela et, dans une certaine mesure, nous trouvons qu'il aurait raison de le refuser. Il faut tout de même tenir compte de tous les intérêts.

Un groupe de jeunes. — Nous nous sommes déjà fait l'écho de réclamations de cette nature. Il